Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

52 | 2017
Varia

L'Encyclopédie, 250 ans après la lutte continue, sous la direction de Véronique Le Ru

ÉPURE-Éditions et Presses universitaires de Reims, 2016. ISBN 978-2-37496-010-4

Jean-Luc Martine

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5542>

DOI : 10.4000/rde.5542

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 258-261

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Jean-Luc Martine, « L'Encyclopédie, 250 ans après la lutte continue, sous la direction de Véronique Le Ru », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5542> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5542>

Propriété intellectuelle

L'Encyclopédie, 250 ans après la lutte continue, sous la direction de Véronique Le Ru, ÉPURE-Éditions et Presses universitaires de Reims, 2016. ISBN 978-2-37496-010-4.

L'ouvrage collectif coordonné par Véronique Le Ru se propose de rendre hommage à l'*Encyclopédie* ainsi qu'à ceux qui l'ont rendue possible en envisageant quelques aspects de sa présence, sur les modes de la reprise et de la promesse. Les cinq conférences qui composent le volume se répartissent en effet en deux sections dont les intitulés font porter l'accent sur le devenir de l'entreprise encyclopédique : « *L'Encyclopédie* est-elle perfectible ? » et « *L'Encyclopédie* est-elle une promesse ? »

Odile Richard-Pauchet, dans « L'*Encyclopédie* au quotidien : incidences du réel, échos d'une tâche ingrate dans la correspondance de Diderot » se propose de retracer l'image que Diderot se donne de lui-même comme directeur de l'*Encyclopédie* dans les *Lettres à Sophie Volland*. On y lit, saisis dans la chaleureuse proximité d'une correspondance, à la fois un autoportrait de Diderot en encyclopédiste et le récit d'une aventure éditoriale et intellectuelle sans équivalent à l'âge classique.

Stéphane Pujol, dans « La morale : l'Arlésienne de l'*Encyclopédie* ? », s'attache à cerner le statut de la morale dans l'*Encyclopédie* afin de déterminer si l'on y trouve une théorie morale unifiée – ou tout au moins un « paradigme moyen » – ou bien plutôt des positions contrastées et antagonistes. Après un examen des éléments quantitatifs du corpus moral, Stéphane Pujol s'attache aux aspects qualitatifs de cet ensemble pour faire apparaître que la morale qui est à l'œuvre dans l'*Encyclopédie* est essentiellement d'inspiration déiste et janséniste. À l'aune des liens étroits qui relient savoir et morale dans la pensée des Lumières, le projet encyclopédique peut être compris comme un projet essentiellement moral. C'est cependant au nom de la morale que l'ouvrage est condamné, au prix d'une surévaluation des thèses matérialistes ainsi que de son relativisme moral. Le *Dictionnaire raisonné* apparaît surtout comme un espace de discussion et de débats, à un moment où le caractère central de la morale et la question de son autonomie conduisent à la recherche de ses fondements. On peut alors y lire toutes les tensions propres à la philosophie des Lumières lorsqu'elle est à la recherche d'une nouvelle anthropologie. Le concept de morale devient la porte d'entrée d'une science des mœurs, qui comprend notamment la politique et le droit. Cependant, les relations entre droit et morale sont pris dans une tension nouvelle. Il s'agit de fonder une morale hors de toute référence théologique et religieuse, à partir d'une nouvelle anthropologie. Dès lors, le « système figuré » instaure ce nouveau statut de la morale en plaçant dans sa dépendance le droit, la politique et l'économie. Cependant, cette dépendance est bien souvent renversée dans le texte même des articles, où apparaît une hétérodoxie nouvelle qui travaille les Lumières et qui fait de l'*Encyclopédie* un espace de dialogue où se croisent les différentes interprétations du droit naturel. Stéphane Pujol s'interroge ensuite sur la place de la morale dans les divers ordres qui structurent le discours encyclopédique. Les problèmes de classification des articles de morale confirment alors la perméabilité entre morale et droit naturel. L'*Encyclopédie* témoigne des espaces conquis par la morale, dès lors que sont envisagées l'autonomie et la liberté des sujets, mais elle est également l'un des lieux où ces mutations s'opèrent. Celles-ci vont dans le sens d'un infléchissement du droit naturel, pris dans une tension entre deux démarches distinctes. La recherche du fondement de la morale glisse en effet vers une conquête de ses origines. C'est sans doute pour cette raison que, si l'*Encyclopédie* ambitionne de proposer les éléments d'une science des mœurs, elle ne lui confère aucun caractère systématique et

s'attache à représenter plutôt la richesse et la diversité du monde moral. Sa véritable originalité, selon Stéphane Pujol, est alors peut-être de partir d'une réflexion sur la langue, conçue comme une activité proprement réflexive, capable de mieux saisir la complexité de l'humain que ne le feront les encyclopédies méthodiques.

Véronique Le Ru, dans « La fin de l'*Encyclopédie*, c'est sa fin », entreprend de montrer que le modèle que propose Hegel pour penser la famille, à savoir que sa finalité est sa fin, est pertinent pour décrire l'*Encyclopédie*. Le premier moment de cette étude développe l'idée que la finalité de l'entreprise encyclopédique consiste dans son devenir suranné. Quelles que soient les tensions qui travaillent le projet d'une représentation à la fois unifiée et exhaustive du savoir, la meilleure preuve de sa réussite réside dans la péremption de l'ouvrage. Le progrès des savoirs qui sous-tend cette péremption repose sur la solution nouvelle donnée au paradoxe de l'éducation, selon lequel elle ne peut être meilleure que parce qu'elle l'est déjà (donnée par un éducateur éduqué par l'éducation antérieure) : il s'agit d'une part de penser l'éducation sur le plan des rapports inter-individuels, mais également de faire de l'éducateur lui-même un être multiple : une « société de gens de lettres ». L'*Encyclopédie* peut alors devenir un cycle d'éducation donnant lieu à d'autres cycles. Le cycle immédiat du découpage du savoir en disciplines, conduisant vers celui, tout moderne, de l'interdisciplinarité, où le projet encyclopédique renoue avec son propre esprit.

Dans « Le projet de vocabulaire russe de Diderot » Marie Leca-Tsiomis rappelle le projet qu'a nourri Diderot de refaire l'*Encyclopédie* en Russie, sous l'égide de Catherine II. Mais c'est à une autre ambition du dernier Diderot que s'attache cet article, celui de « travailler à un vocabulaire général où tous les termes de la langue se trouveraient expliqués, définis, circonscrits » (Lettre à Falconet de juillet 1767). Le projet que Diderot envisageait dans le cadre d'un plan de civilisation de la Russie, ne verra pas le jour. Un tel vocabulaire répond à la manière dont Diderot a conçu une idée souvent formulée à l'âge classique, celle de refonder philosophiquement l'idiome en le débarrassant des mots vides de sens ou des acceptions creuses. Or, ce travail avait déjà connu une première version. On la trouve dans les articles consacrés à la langue commune qui composent la rubrique « grammaire » de l'*Encyclopédie*. C'est à ces articles qu'il faut s'attacher pour concevoir ce qu'aurait pu être le vocabulaire que Diderot envisageait. Marie Leca-Tsiomis en donne quelques exemples avec l'analyse des articles NAÎTRE, FORTUIT, INALTÉRABLE, INTEMPÉRIE, LAIDEUR ou encore INCOMPRÉHENSIBLE, où Diderot fait entendre à la fois les premiers éléments de son matérialisme, sa lutte contre les mots vides de sens ou les désirs finalisés, et, en dernier recours, quelque chose de sa philosophie.

Machteld Claire Mauleman, enfin, dans « Les traductions de l'*Encyclopédie* : l'in(ter)compréhension manquée ? », entreprend de décrire et de

comprendre les projets de traduction de l'*Encyclopédie* tout au long du XVIII^e siècle ainsi que le regain d'intérêt pour sa traduction depuis 1950. Cette contribution présente quelques éléments d'analyse sociolinguistique de ces traductions et elle se propose d'explorer ce qu'elles révèlent du statut de l'*Encyclopédie* à travers le temps. La première partie s'attache aux traductions de l'*Encyclopédie* durant le XVIII^e siècle, en premier lieu à travers la description historiographique de ces entreprises, saisies dans leur aire linguistique et culturelle (Angleterre, Allemagne, Italie, Russie, Espagne). Même en tenant compte du projet russe, le plus avancé, toutes les traductions intégrales échouèrent. Par ailleurs, quelle que soit la langue, les articles traduits ne reflètent nullement le caractère critique, voire rebelle, de l'*Encyclopédie*. Comment alors expliquer la rareté des traductions ? La première raison réside dans le statut du français qui joue largement le rôle de langue internationale au XVIII^e siècle. Mais les traductions visent un public plus large, qui pouvait être concerné par celle de l'*Encyclopédie*. La longueur du texte pourrait constituer alors un obstacle, ainsi que les oppositions institutionnelles ou le manque de rentabilité de l'entreprise. Cependant, la forte demande européenne en matière d'encyclopédies affaiblit cet argument. C'est alors la nature même du projet encyclopédique qui semble expliquer l'absence de traduction : la traduction littérale est rendue inutile par l'avancée même des connaissances. Plutôt que de traduire, il convient alors de refaire. Par ailleurs, les éléments traduits donnent lieu à une représentation faussée de l'entreprise, où les aspects érudits et techniques sont privilégiés. Si on assiste de nos jours à un foisonnement de traductions d'articles (en anglais, en italien, ou encore en hongrois), cette renaissance se fait au prix de la perte du statut encyclopédique du texte. Les traductions concernent désormais les aspects philosophiques ou littéraires de l'*Encyclopédie*. C'est sa dimension critique et polémique qui est désormais pertinente, en tant que document philosophique et historique sur la pensée des Lumières. Cependant, la nature du texte encyclopédique ne saurait dispenser d'une confrontation avec l'original, par laquelle tout lecteur reste en contact avec les exigences d'une pensée capable de devenir autonome, et ainsi avec l'esprit même des Lumières.

Jean-Luc MARTINE